

Entre les lignes

Des livres et nous : Entrevue avec Lise Bissonnette

Pascale Navarro

Bibliothèques : opération séduction
Volume 1, numéro 3, printemps 2005

URI : id.erudit.org/iderudit/10689ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN 1710-8004 (imprimé)
1923-211X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Navarro, P. (2005). Des livres et nous : Entrevue avec Lise Bissonnette. *Entre les lignes*, 1(3), 24–25.

Tous droits réservés © Les éditions Entre les lignes, 2005 Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Des livres et nous

À la veille de l'ouverture de la Grande Bibliothèque, l'esprit est à la fête. Pourtant, à ses débuts, ce projet a soulevé une certaine polémique. Entrevue avec **Lise Bissonnette**.

PROPOS RECUEILLIS PAR PASCALE NAVARRO

Depuis l'annonce de l'ouverture d'une Grande Bibliothèque au Québec, plusieurs observateurs du milieu littéraire (journalistes, éditorialistes, écrivains, mais aussi... bibliothécaires) ont émis des doutes au sujet d'un tel projet : a-t-on vraiment besoin de mettre de l'argent dans du « béton », d'investir une centaine de millions de dollars dans une institution alors que la province a du mal à financer sa culture ? Autre question légitime : lirons-nous davantage parce que nous posséderons désormais une Grande Bibliothèque ? La P.D.G. de la G.B. fait fi du scepticisme et répond à nos questions sur le vif... du sujet.

Entre les lignes : Comment définissez-vous le projet d'une grande bibliothèque ?

Lise Bissonnette : C'est ce qui manque au Québec pour avoir un « excellent » réseau de bibliothèques. Il n'existe pas, dans le monde, d'exemple d'un bon réseau sans institution possédant une masse critique suffisante de ressources, de collections, de personnel ; la Grande Bibliothèque est là pour soutenir l'ensemble du réseau qu'elle dessert, avec qui elle coopère, elle qui détient davantage de collections, de bibliothécaires et de services divers. Je vous propose cette analogie : est-ce qu'on se contenterait d'un pays où il n'y a que des écoles secondaires dans tous les villages, sans aucune université ? Non, bien sûr. Eh bien, c'est la même chose avec la Grande Bibliothèque !

ELL : Concrètement, qu'est-ce que cela veut dire ? Par exemple, comment allez-vous desservir les régions à partir de Montréal ? Les bibliothèques des autres villes auront-elles plus de livres grâce à la Grande Bibliothèque ?

L. B. : D'abord, nous ne sommes pas une bibliothèque « centrale » : nous n'avons aucune autorité sur les bibliothèques municipales des autres villes. Mais je vous donne des exemples : si vous voulez vous abonner à Eureka, un service de recherche électronique qui permet de trouver tout ce qui a été écrit sur un sujet, et ce, à travers un grand nombre de médias, nous sommes là pour ça. L'inscription à Eureka coûte très cher à titre individuel, mais avec notre abonnement collectif, organisé par la G.B., et comprenant toutes les bibliothèques participantes, vous pourrez y avoir accès pour bien moins cher, où que vous soyez au Québec. Il en va de même, par exemple, avec l'*Encyclopédie Universalis*, dont la consultation était souhaitée par la plupart des bibliothèques que nous avons interrogées. On a donc créé un consortium, par l'entremise de nos services juridiques, pour s'y inscrire. Nous avons pu négocier sur le prix, à la baisse, évidemment. Donc, si vous êtes membre d'une bibliothèque participante, vous avez accès à cette encyclopédie. Vous n'avez pas besoin de vous rendre à la Grande Bibliothèque de Montréal si vous avez Internet.



ELL : Les services que vous décrivez concernent beaucoup la recherche. Est-ce que cela n'exclut pas les autres usagers ?

L. B. : Attention : de nos jours, de plus en plus de citoyens ont des passions qu'ils veulent entretenir, que ce soit l'histoire, la généalogie, la géographie,

les voyages, les sciences, tous ont envie d'avoir le meilleur accès possible à des sources documentaires. Cela n'est pas réservé qu'aux professionnels ou aux universitaires. À la *Library of Congress* de Washington, on accueille d'ailleurs avec les mêmes

prenant la littérature générale, mais aussi les anciens journaux, les livres qui ne seront jamais réédités, etc. Vous pourrez également faire votre recherche par correspondance. Par exemple, si vous avez une question qui porte sur un vieux numéro du magazine *L'Actualité*, vous pourrez demander à un ou une bibliothécaire de la Grande Bibliothèque de numériser l'article, et de vous l'envoyer. Et ça, tout le monde y aura accès. Mais je ne nie pas que si vous habitez rue Saint-Denis à Montréal, vous aurez plus de services que si vous habitez rue Rhéaume, chez moi à Rouyn-

c'est qu'il n'y ait plus de livres sur les rayons des bibliothèques. Or, une bibliothèque, c'est bien autre chose que cela. C'est aussi un centre de ressources, un lieu d'échanges, de débats, de rencontres, et surtout un lieu d'accueil. Je rencontre encore des écrivains qui s'étonnent de voir des postes Internet à la Grande Bibliothèque : mais enfin, c'est le quotidien dans une bibliothèque d'aujourd'hui de voir des gens entrer avec leurs portables.

ELL : Est-ce que vous pensez qu'on a mal « vendu » l'image des bibliothèques aux Québécois, et notamment celle de la Grande Bibliothèque du Québec ?

« Ce n'est pas de la mégalomanie que de se mettre à jour par rapport aux autres villes du monde, et de vouloir doter notre société d'un outil essentiel. »

Noranda. On peut s'en scandaliser, mais c'est vrai aussi pour le Musée des beaux-arts ou le Musée d'art contemporain de Montréal, qui sont des musées publics, payés par l'ensemble des Québécois, mais qui sont à Montréal. On n'y peut rien, c'est la vie ! Nous essayons de faire le maximum pour que tous y trouvent leur compte.

ELL : Sentez-vous que vous ayez encore à défendre ce projet, notamment auprès du milieu culturel québécois ?

L. B. : Oui. Or, selon moi, il n'y a rien de monstrueux à avoir chez nous une telle institution ! Au contraire ! Ce n'est pas de la mégalomanie que de se mettre à jour par rapport aux autres villes du monde, et de vouloir doter notre société d'un outil essentiel. Ce que le milieu culturel nous reproche,

L. B. : L'une des raisons majeures de ce problème, c'est que le Québec est en retard, qu'il s'agisse des petites, des moyennes bibliothèques, ou de la Grande. Je vous parle d'un retard phénoménal ; Vancouver s'est dotée d'une Grande Bibliothèque il y a dix ans et personne ne veut s'en défaire, même chose à Toronto où l'on vient de la rénover et où l'on ne remet pas du tout en question sa place et son rôle. Le problème, c'est que quand on est en retard, on vit dans une certaine noirceur, et on ne sait pas ce qui nous manque. Mais les choses sont certainement en train de changer, puisque l'on nous sollicite beaucoup pour présenter des spectacles, des expositions (la G.B. est « bookée » jusqu'en 2006 !), des conférences ou des lançements. Les gens comprennent donc que le lieu devient incontournable. *

PHOTO : JULIE DUROCHER / WWW.AGODSON.COM / ASSISTANT : ALEXANDRE LANTHIER

égards les amateurs comme les professionnels. Et c'est ce que nous préconisons. Parmi les services à distance que nous offrons, figure également la numérisation de nos corpus, ce qui est très important et utile. Nous sommes à constituer une immense bibliothèque numérique québécoise, com-